



Anne
BONHOMME

Échecs
et maths

Stanké

Anne
BONHOMME

Échecs
et maths

Stanké

Une compagnie de Quebecor Media

Joyeux Noël

J'éteins le moteur et je reste assise quelques secondes sans bouger, en essayant de me convaincre que tout va bien se passer ce soir. Je sors rapidement de ma voiture et regarde le ciel noir. Malgré le fait qu'on annonçait de fortes probabilités d'averses de neige aujourd'hui, il n'y a eu que de légers flocons. Je n'aime pas quand les météorologues se trompent dans leurs calculs. L'air froid et sec me fait marcher rapidement et je rejoins le petit sentier déblayé qui mène à la porte en bois massif, décorée de fer forgé. Quand on était enfants, Mari-Pier et moi affirmions que c'était la porte d'un château. On l'utilisait pour nos nombreuses mises en scène et on se chicanait sans cesse pour savoir qui serait la princesse et qui serait le vil personnage sonnant à la porte de notre palais. Du haut de ses quatre ans, elle n'était nullement impressionnée par sa grande sœur qui allait déjà à l'école. Elle *savait* que c'était elle, la princesse. Après tout, elle entendait notre mère l'appeler ainsi des dizaines de fois par jour. Mari-Pier

me laissait personnifier la princesse deux ou trois fois et me reléguait ensuite aux rôles de sorcière, de marchande ou d'orpheline. Son argument final se résumait à me spécifier que les altesses royales ne portaient pas de lunettes.

Je monte les quelques marches recouvertes d'une fine couche de neige et j'appuie sur la sonnette. Après quelques secondes, je me retrouve face à ma mère. Elle porte un ensemble ivoire qui donne à ses cheveux noir corbeau un éclat presque insoutenable. J'entre et elle se penche pour me faire la bise en effleurant à peine mes joues.

— Joyeux Noël.

— Joyeux Noël, maman.

Pendant que j'enlève mon manteau et mes bottes, je la sens qui m'observe :

— Encore habillée en noir ? me demande-t-elle en regardant avec découragement mon chemisier et mon pantalon.

— J'aime ça, le noir.

— C'est Noël, t'aurais pu te forcer un peu. Il y a tellement de belles couleurs qui t'iraient bien. Je sais pas combien de fois je te l'ai dit.

Au moins douze mille sept cent quarante-deux fois. Et autant de vêtements rapportés de la fichue boutique de mode dont elle est propriétaire.

— Tu remarques rien ? me demande-t-elle tout à coup en prenant une pose.

— T'as encore perdu du poids ?

— Mais non. Mon visage ! Regarde mon visage !

Je le scrute attentivement, du menton au cuir chevelu.

— J’vois rien.

— Mais c’est pourtant flagrant ! J’ai eu des injections de Botox ! Regarde, il y a plus aucune ride ! On dirait que j’ai trente-cinq ans !

Je reconnais ce ton de voix : elle a déjà quelques verres dans le nez.

— C’est vraiment réussi, ça paraît pas du tout.

Je vois, à son air perplexe, qu’elle s’efforce de comprendre le sens de mon commentaire. Regardant autour de moi, je demande :

— Qui est arrivé ?

— Ta sœur et son nouveau copain, puis ta tante Michèle et ton oncle François.

— Où est papa ?

— Il est allé chercher du vin au sous-sol.

Je me dirige au salon pendant que ma mère retourne à la cuisine. Pas un mot sur le fait que je n’ai pas mis les pieds ici depuis quatre ans. Et pas un mot sur Yvan, évidemment. Ma sœur émerge du salon et vient à ma rencontre. Elle me donne deux gros becs retentissants sur les joues et recule d’un pas pour me regarder. J’en profite pour faire de même. Je ne sais pas si c’est mon imagination, mais on dirait que chaque fois que je la vois, elle embellit.

— T’as plus de lunettes ? me demande-t-elle.

— J’ai mis des verres de contact ce soir.

— Tu devrais les mettre plus souvent, ça te fait super bien.

Je souris devant cette authentique tentative de me faire un compliment et change rapidement de sujet :

— Pas trop difficile la fin de session ?

— Pas vraiment, parce que j'ai tout lâché.

— Quoi?

— Eh oui. Le design d'intérieur, c'était pas pour moi.

— Je croyais que c'était ta nouvelle passion?

— Faut croire que non. C'est pas grave: je continue à avoir des contrats de photo et des défilés. Et puis, j'ai des projets beaucoup plus importants que ça. Je t'en parlerai tantôt. Viens, je vais te présenter mon chum.

— C'est que j'aimerais voir papa, avant.

— Voyons donc, t'as le temps en masse, me dit-elle impatiemment.

Dès que nous franchissons le seuil de la porte du salon, Mari-Pier s'élançe vers un beau jeune homme qui discute avec ma tante Michèle. Cette dernière semble accepter avec regret de voir son bel interlocuteur repartir au bras de ma sœur. Ils arrivent tous les deux à ma hauteur. Je me sens dévisagée de la tête aux pieds. S'il s'attendait à un sosie de ma sœur, il doit être déçu. Lui, par contre, n'a rien de décevant: ma sœur a conservé son habitude de fréquenter des gars qui pourraient donner des complexes à Johnny Depp ou à Orlando Bloom. Pendant que ma sœur nous présente, j'imagine qu'il doit nous comparer, qu'il doit se demander comment il est possible qu'une grande blonde élancée au visage parfait puisse être la sœur d'une fille si ordinaire, si...

— Ophélie? dit Mari-Pier en claquant les doigts devant mon visage. Est-ce que t'as compris ce que Charles-Alexandre t'a demandé?

— Qui?

— Charles-Alexandre, mon chum.

— Euh, non.

Mari-Pier soupire bruyamment.

— T'es toujours dans la lune, toi. Il te demandait ce que tu faisais comme travail.

— Je suis actuaire.

— Actuaire? C'est quoi ça? me demande-t-il.

À mon tour de soupirer. Je déteste expliquer aux gens quel est mon métier. Personne ne sait ce qu'est un actuaire... sauf un actuaire. Et en plus, la majorité des gens, lorsqu'on parle de mathématiques ou de calcul – de mon travail, finalement –, ont une réaction qui varie d'un intérêt poli à un profond ennui, en passant quelquefois par une incompréhension totale, comme si leur cerveau se mettait à *off*.

— Un actuaire, ça résout des problèmes financiers qui présentent des risques d'incertitude. C'est pas facile à expliquer. Moi, je travaille dans l'assurance-vie. On calcule le montant de la prime qu'une personne ou un groupe de personnes devra payer pour avoir une prestation de décès.

— Ah, t'es une sorte de comptable.

Insulte suprême. J'avais oublié cette autre réaction : nous confondre avec des comptables.

— Ça n'a rien à voir. Disons que tu veux assurer ta vie pour cent mille dollars. Ça va être quoi le montant de la prime que tu vas payer à chaque mois? La compagnie veut s'assurer que tes primes vont couvrir le montant de la prestation à ton décès, qu'elles vont payer les salaires des employés, les dépenses de la compagnie, les

commissions des courtiers et évidemment qu'elle va faire un profit. C'est tout un risque, parce que tu peux mourir ce soir, tu comprends ?

— Euh... oui.

— Il y a beaucoup d'incertitude dans ce genre de calcul. La magie de l'actuariat est de pouvoir trouver le montant de cette prime, alors qu'on sait pas quand la prestation de décès sera payée ! Tout ça grâce aux taux de rendement de la compagnie, à la loi des grands nombres et aux tables de mortalité.

Mari-Pier et Charles-Alexandre me dévisagent. Je suis habituée. « Tables de mortalité » est une expression qui se glisse mal dans une conversation, surtout à Noël. Normalement, après ça, on ne me pose plus de questions.

— Je savais pas que c'était ça, ta job ! s'exclame Mari-Pier.

Se tournant vers son beau, elle poursuit :

— Ma sœur, c'est une *bol*. Elle capote sur les maths. Tandis que moi, j'ai jamais rien compris aux chiffres, termine-t-elle en riant, tandis que Charles-Alexandre se met à la bécoter, comme pour la consoler de cette terrible affection. Ou serait-ce pour la féliciter ?

Pour la énième fois de ma vie, je regarde ma sœur avec envie. Est-ce que c'est ça qu'il faut faire ? Dire qu'on ne comprend rien aux chiffres et aussitôt un bel Adonis se mettra à nous minoucher. Je détourne la tête et remarque mon père qui entre au salon.

Il me semble que sa calvitie s'est accentuée et que son tour de taille a pris de l'ampleur depuis

la dernière fois que je l'ai vu. Il tient deux coupes de vin rouge et se dirige vers moi. Il dépose un baiser sur mon front et ma sœur et son copain s'éloignent, nous laissant seuls.

— Joyeux Noël, Ophélie.

— Joyeux Noël, papa.

— Tiens, je t'ai apporté un verre. C'est un vin californien, il est pas mal bon.

— Merci, lui dis-je en portant le verre à mes lèvres.

Mon père se balance d'un pied sur l'autre et observe avec beaucoup trop d'attention le contenu de son verre. Il se met à tousoter.

— Comment ça va à ton travail ?

— Bien. J'ai changé de département au début de l'automne : je travaille maintenant avec l'équipe de la gestion du risque.

— Ils te paient en conséquence, j'espère.

— Ça va, c'est correct.

Apparemment, mon père non plus ne va pas aborder l'épineux sujet de ma récente séparation d'avec Yvan. Mais évidemment, j'avais oublié que mon père n'a que trois sujets de conversation : le vin, l'argent et les gens célèbres. En dehors de ces trois thèmes, il ne sort que des monosyllabes de sa bouche. Je me retiens de lui parler du dernier examen que j'ai réussi et qui m'a enfin permis de porter le titre de *Fellow*. C'est le top du top quand on est actuaire. Huit examens à passer, des mois et des mois d'étude pour chacun d'eux. Je sais qu'il va être fier de moi, mais j'ai envie de l'annoncer à tout le monde, en grande pompe. Leur montrer que j'ai bossé fort ces dernières années

et que j'ai réussi, avant même d'avoir trente ans, à accéder à une certaine notoriété dans mon travail.

On sonne à la porte et, quelques minutes plus tard, Jocelyne, la sœur de ma mère, son mari Guy et mes deux cousins entrent au salon. En me faisant la bise, mon oncle me dit :

— Ça fait longtemps qu'on t'a pas vue ! Ça va bien ? me demande-t-il, alors que Jocelyne m'embrasse à son tour.

— Oui. Vous autres, vous allez bien ?

— Ça va, on peut pas se plaindre. À part le fait qu'on vieillit : on a plein de cheveux gris, on commence à faire de l'arthrose, on prend plein de pilules. Tu sais ce que c'est, toi aussi.

Bon, ça commence. Jocelyne lui donne discrètement un coup de coude dans les côtes pendant qu'il savoure sa petite blague. Toutes les familles ont apparemment un *mononcle* cochon. Nous, on a un *mononcle* épais. Mon père fait semblant qu'il n'a pas compris l'allusion et se remet à parler de son vin californien. Sauvée par les cépages de la Napa Valley. J'écoute distraitemment son monologue et je me laisse faire quand ma tante me prend par le bras en disant aux hommes de nous excuser, que nous allons voir si ma mère a besoin d'aide. Pendant qu'on se rend à la cuisine, elle me parle à voix basse :

— Désolée pour ton oncle. Il se croit pas mal drôle, c'est pas pour se moquer de toi.

— C'est correct. C'est pas la première blague de vieux que j'entends et ça sera sûrement pas la dernière.

Elle s'arrête avant d'arriver à la cuisine. Elle poursuit, toujours en chuchotant :

— Pour vrai, ça va ? Une séparation, c'est pas facile à vivre.

— T'es gentille, mais je vais bien.

Une boule se forme dans ma gorge. C'est la première personne ce soir qui semble s'en faire un peu pour moi.

— Je peux te demander quelque chose ? ajoute-t-elle.

— Vas-y.

— C'est toi qui l'as laissé ?

— Oui.

— Est-ce que c'est à cause de son âge ?

Tout le monde ici s'est fait une opinion, grâce évidemment aux bons soins de ma mère. Elle a dû leur dire que j'habitais avec un vieillard sénile qui a abusé de moi pendant quatre ans.

— Pas vraiment.

— Il a cinquante ans, c'est ça ?

— Quarante-neuf, lui dis-je un peu sèchement.

— Bon, je t'ai froissée. Désolée. Je t'en parle plus.

— C'est correct. Je sais pas ce que maman t'a dit, mais il avait quarante-cinq ans quand on a commencé à se fréquenter, c'est pas si vieux que ça. Et puis, c'était pas un de mes profs à l'université, c'était un chargé de cours et...

Je m'interromps brusquement à la vue de ma mère qui sort de la cuisine. Elle avale la dernière gorgée de vin puis décide de terminer ma phrase :

— Et en plus, il est tellement laid.

Si j'avais eu un peu plus de fierté, je serais partie à ce moment-là. Mais non. Quand je me sens attaquée, je perds l'usage de la parole et je me cantonne dans ma tête. J'avais oublié à quel point ma mère peut être redoutable lorsqu'elle a à portée de main de l'alcool et un auditoire. Je me suis donc installée à table et j'ai forcé quelques sourires devant les tentatives de ma parenté de me déridier un peu pendant le repas. Assise entre ma sœur et ma tante Jocelyne, je n'ai pas eu à faire trop d'efforts, cette dernière venant plusieurs fois à ma rescousse en faisant la conversation avec mes interlocuteurs. Maintenant, toute ma famille va penser que je suis dans un état pathétique, incapable d'échanger des propos banals le soir de Noël, que les dernières années avec Yvan m'ont rendue neurasthénique.

Au moins, il me reste l'annonce de la réussite de mes examens, et de ce que ça représente : un bureau à moi toute seule, un poste d'actuaire senior et surtout, un ajustement salarial non négligeable. Ça devrait impressionner mon père. Il était tellement convaincu que j'aurais dû choisir une carrière dans le monde de la finance, qu'avec ma bosse des maths, j'aurais « fait de l'argent en masse », comme il dit. Je sais que ça lui aurait fait plaisir de me voir suivre ses traces, mais moi, ce que j'aime, ce n'est pas l'argent, ce sont les chiffres. J'aime les mathématiques, car elles nous apprennent à penser clairement et logiquement. Grâce aux maths, on peut expliquer les mystères de l'univers, percer les secrets

de l'ADN, découvrir des traitements contre de terribles maladies, construire des ordinateurs et transférer de l'information à l'autre bout de la terre en quelques centièmes de seconde! On peut même prédire la probabilité que certains événements se produisent, ou ne se produisent pas. Le désordre et le hasard – ou ce qui semble être le hasard – peuvent être soumis à des règles mathématiques. Quelles sont les probabilités que demain il y ait une tempête de neige? Que j'aie un accident de voiture ou que je sois frappée par la foudre? En connaissant certaines variables, on peut calculer sans peine la possibilité que toutes ces situations, apparemment aléatoires, se produisent. À la limite, le hasard représente tout simplement notre incapacité à cerner tous les facteurs qui contribuent à l'état de notre environnement.

— T'es encore dans la lune? me demande Mari-Pier en agitant sa main devant mes yeux.

Je sursaute légèrement.

— À quoi tu pensais?

— En fait, j'ai quelque chose à annoncer.

— Hein, pour vrai? Cool...

Ma sœur frappe à plusieurs reprises sur son verre de vin avec sa fourchette, comme à un mariage.

— Mari-Pier, franchement, ma coupe en cristal! s'exclame aussitôt ma mère.

Ma sœur hausse impatiemment les épaules et s'éclaircit la gorge.

— S'il vous plaît, tout le monde, c'est l'heure des petites annonces.

Mari-Pier m'adresse un sourire. Je jette un regard autour de moi et remarque tous ces yeux braqués sur moi. Rapidement, je déballe ma nouvelle : mes examens terminés, mon titre de *Fellow* et mes nouvelles conditions de travail.

Mon père est le premier à réagir :

— Félicitations. Je savais que tu réussirais, dit-il en levant son verre.

Il poursuit en faisant un clin d'œil :

— Elle tient ça de son père, être bonne comme ça avec les chiffres !

Tout le monde rit et me félicite tour à tour. Tout à coup, on entend de nouveau le tintement du métal contre le précieux cristal de ma mère. À ma droite, Mari-Pier arbore un large sourire.

— C'est pas fini, les annonces se poursuivent. Je fronce les sourcils.

— Comme vous savez, depuis que je suis petite, je rêve de passer à la télévision.

Un nœud se forme dans mon estomac.

— Il y a deux mois, je suis allée suivre un cours à New York. C'était dans une école qui s'appelle *New York Reality TV School*. On nous a appris à nous distinguer des autres devant la caméra et on nous a donné plein de trucs pour se faire remarquer par des producteurs d'émissions de télé-réalité. Le cours m'a beaucoup aidée à avoir confiance en moi et à savoir comment être originale pendant une audition. Tellement que...

Ma sœur inspire profondément et poursuit :

— Tellement que j'ai été présélectionnée pour une nouvelle émission de télé-réalité ! C'est super, non ?

Les *Wow!* et les applaudissements fusent de partout.

— Bon, c'est juste une première audition, il va y en avoir au moins une autre, donc c'est pas encore dans la poche, mais... c'est une émission américaine ! Je vais peut-être passer à la télé américaine ! Je suis tellement énervée, ç'a pas de sens !

S'ensuivent une série de cris, de sifflements, de toasts et d'embrassades.

Encore une fois éclipsée par ma sœur. J'aurais dû le prévoir. Qu'est-ce qui m'a pris de penser que je pourrais être l'objet de l'admiration dans ma famille ? C'est ma faute, j'ai été incapable de me rappeler que mes prouesses intellectuelles ont toujours été dans l'ombre des « réussites » de Mari-Pier. Quand j'étais à l'université, j'ai tenté à maintes reprises de communiquer mon amour des maths à mes parents et à ma sœur. J'essayais de leur expliquer avec ferveur le phénomène des séries de Fourier, la crédibilité de Bayes ou la suite de Fibonacci... Qui veut entendre parler de ça ? Je sais que tout le monde trouve ça ennuyant, surtout quand à côté il y a quelqu'un qui raconte en détail son dernier *shooting* pour un magazine à la mode, les vedettes qu'elle y a rencontrées, l'argent qu'elle a gagné et ensuite dépensé outrageusement. Ce qui vient de se passer n'est pas un événement aléatoire, mais un dont la probabilité d'échec était presque certaine. Quelle sotte je suis de ne pas avoir été capable de l'anticiper.

J'essaie de paraître emballée moi aussi par ce grand exploit. Je n'ai envie que d'une chose : rentrer chez moi.

— Ça va ? T'as un air d'enterrement, me dit ma sœur.

— Je suis un peu fatiguée.

— Qu'est-ce que tu penses de ma nouvelle ? C'est trop *hot*, hein ?

— Oui, c'est vraiment... super. Tu dois être contente.

— Tu veux pas savoir comment s'est passée mon audition ?

Je me mords les lèvres. Et toi, tu ne me poses pas de questions sur mes examens ou mon travail ? Je n'ai heureusement pas à lui répondre : Michèle et son mari, fidèles à leur habitude, nous interrompent pour nous annoncer leur départ. J'aperçois ma sœur qui se pince les lèvres pour ne pas sourire — c'est un véritable *running gag* dans la famille : nous sommes convaincus que leur voiture se transforme en citrouille après 22 heures. Comme ma tante m'informe que je dois déplacer ma voiture afin qu'ils puissent sortir la leur de l'allée, je me dis que je viens de trouver un prétexte pour déguerpir d'ici.

Je me rends rapidement au vestibule. Pendant que j'enfile mon manteau et mes bottes, je déclare, bâillement à l'appui, que je suis épuisée et que je vais rentrer moi aussi. Je fais rapidement la bise à tout le monde et, quand arrive le tour de mon père, il me dit tout bas :

— Tu vas nous rappeler ?

Je crois percevoir une trace de supplication dans sa voix et je le regarde avec tendresse.

— C'est sûr.

Je suis mon oncle et ma tante à l'extérieur. Enfin, de l'air. Je prends place dans ma voiture et la sors rapidement de l'allée, laissant la voie libre à Michèle et François. Je jette un dernier coup d'œil au grand duplex en brique rouge avant de me diriger jusqu'au bout de la rue Marlowe. En tournant à droite, je jure entre les dents : l'entrée d'accès à l'autoroute Décarie est encore barrée. Décidément, tout va bien pour moi ce soir. De rage, j'enfonce mon pied sur l'accélérateur et roule sur la voie de service, pressée de rentrer chez moi et d'oublier cette soirée.

Je m'attendais à quoi, au juste ? Que mes parents s'excusent pour leur étroitesse d'esprit ? Qu'ils me demandent des nouvelles d'Yvan ? Au début de notre relation, ils avaient très mal réagi, surtout ma mère. Je peux comprendre : leur fille de vingt-deux ans fréquentait un homme de vingt-trois ans son aîné, divorcé et père d'une enfant de quatre ans. Ma mère ne manquait pas une occasion de me dire qu'il aurait pu être mon père, qu'il avait abusé de son pouvoir sur moi, que j'étais trop jeune pour jouer à la mère avec l'enfant d'un autre et tout plein d'autres conneries du genre. Je me disais qu'avec le temps, mes parents finiraient par l'accepter. Mais quand je leur ai annoncé notre intention de vivre ensemble, ç'a été l'apocalypse. Ma mère s'est emportée, m'interdisant d'aller habiter avec lui, m'affirmant que je faisais une grosse gaffe et qu'il y aurait des conséquences si je les défiais. Pendant que ma mère se déchaînait, mon

père ne disait rien. Mon père ne dit jamais rien. Comme toujours, il s'est écrasé devant ma mère et l'a laissée me cracher son fiel à la figure. Je le suppliais des yeux d'intervenir, de faire quelque chose, de *dire* quelque chose. Mais non.

Yvan et moi avons emménagé ensemble comme prévu, et Ariane est venue habiter avec nous une semaine sur deux. Pendant un an, je n'ai pas eu de nouvelles de mes parents. Et puis, du jour au lendemain, ma mère a commencé à me téléphoner et à me parler comme si de rien n'était. Comme si la scène qu'elle m'avait faite n'avait jamais eu lieu. Quand elle me parlait d'Yvan, elle disait « lui » sans jamais le nommer. C'était un léger progrès, mais ce n'était pas assez pour moi. Je m'arrangeais toujours pour trouver des prétextes pour ne pas aller à leurs soupers de famille. Comme ils ont dû se réjouir quand je leur ai annoncé que je l'avais quitté.

Un bruit de sirène me fait sursauter. En regardant dans le rétroviseur, j'aperçois une voiture de police et serre donc ma voiture à droite pour la laisser passer. À ma grande surprise, elle se colle aussi à droite. Mon cœur tambourine dangereusement dans ma poitrine, où une douleur sourde s'installe. En immobilisant ma voiture, je m'aperçois que j'ai roulé tout ce temps-là sur la voie de service. Dans mon miroir de gauche, je vois une policière, toute menue, sortir du véhicule. Lorsqu'elle arrive à ma hauteur, je descends la vitre.

— Vous savez que vous rouliez à soixante-dix-sept kilomètres à l'heure dans une zone

de cinquante? me demande-t-elle d'une voix bourrue.

Je la regarde du coin de l'œil: elle doit avoir le même âge que moi. Mais pourquoi a-t-elle cet air bête? Elle s'adresse à moi comme si je venais de tuer un bébé phoque.

— Je suis désolée... ça m'arrive jamais.

— Permis de conduire et immatriculation, s'il vous plaît.

Je me mets à chercher frénétiquement dans mon sac à main. Je n'avais pas besoin de ça! Pas ce soir! Mais j'avais oublié la fameuse loi de Murphy, cette loi de l'emmerdement maximal dont je suis la championne incontestée: si quelque chose peut aller mal, alors ça va aller mal. Quelques larmes commencent à couler sur mes joues et j'essaie de les essuyer discrètement. Pendant que je remets mes papiers à l'agente, elle me demande, sur un ton encore plus désagréable:

— Avez-vous consommé de l'alcool ce soir?

Ça y est: je ne suis plus capable de retenir le torrent. Les larmes de rage et de frustration retenues depuis tout à l'heure s'en donnent maintenant à cœur joie. J'essaie, à travers les hoquets, d'articuler quelque chose de cohérent:

— Je... suis... désolée... J'ai eu une... très mauvaise soirée.

Je me mets à débiter un résumé de ma soirée, complètement décousu et sûrement incompréhensible. Je parviens à me calmer un peu, mais dès que je parle de ma sœur et de sa télé réalité, je me remets à pleurer de plus belle.

— La vie... est tellement... injuste, dis-je en me mouchant.

La policière me regarde attentivement et scrute ensuite mon permis. Elle doit me prendre pour une névrosée. Ou alors elle croit que j'ai inventé tout ça pour ne pas recevoir de contravention.

— Est-ce que t'es la sœur de Mari-Pier Tanguay?

Son ton s'est nettement radouci.

— Oui. Vous... tu connais ma sœur?

— Ben oui, je suis Carol-Ann Beaupré... Caro. Je me tenais beaucoup avec ta sœur quand on était au cégep.

Je la regarde plus attentivement. Ce n'est pas évident de la reconnaître avec son uniforme, mais ça me revient tout à coup : elle étudiait en techniques policières et sortait avec ma sœur toutes les fins de semaine. La grande blonde et la petite brune, ou le « duo d'enfer », comme elles disaient.

— Je te replace, maintenant. Je t'avais pas reconnue.

— Moi non plus. On se voyait pas souvent.

Elle continue de me regarder fixement.

— Pourquoi tu dis que la vie est injuste?

— Bof... je sais pas trop.

Je me sens maintenant un peu gênée de lui avoir raconté mes malheurs. C'était plus facile de lui parler quand je croyais avoir affaire à une parfaite inconnue. De toute façon, elle fait partie des chanceux, ceux et celles qui ont été bénis des dieux avec un physique canon. Elle ne peut pas comprendre que la vie est injuste.

— Bon, je te donnerai pas de contravention.
Mais fais attention, tu roulais pas mal vite.

— Merci, dis-je d'une toute petite voix.

Elle m'observe encore attentivement.

— As-tu un cellulaire ? me demande-t-elle en me tendant mes papiers.

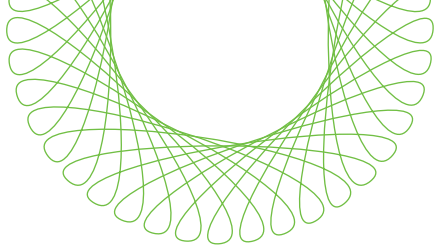
— Euh, oui.

— Je vais te laisser mon numéro.

Je cherche rapidement dans mon sac à main, et dès que je mets la main sur mon téléphone, elle me dicte son numéro.

— Tu veux que je le donne à ma sœur, c'est ça ?

— Non, non. Elle l'a déjà. C'est pour toi. Dans deux jours, je vais être en congé. Appelle-moi, on ira prendre un café. J'aimerais te parler.



IL EST PROBABLE que des événements improbables se produiront. Mais la très cérébrale Ophélie Tanguay a horreur des situations imprévues, et elle essaie constamment de soumettre le hasard à des règles mathématiques. Si au moins elle pouvait ressembler à sa sœur, la belle Mari-Pier, à qui la chance semble toujours sourire! C'est clair, on ne connaît pas l'échec lorsqu'on a l'air d'une déesse.

Mais le bonheur n'appartient pas qu'aux autres, lui affirme une *coach* de vie. En délaissant son attitude négative et en cultivant la pensée positive, elle peut avoir droit elle aussi à sa part du gâteau. Malgré un certain scepticisme, Ophélie sera obligée d'admettre que les changements favorables se bousculent: elle retrouve sa meilleure amie, une styliste la transforme de la tête aux pieds et un bel Adonis s'intéresse à elle! C'est si simple, maintenant, elle n'a qu'à demander et l'Univers exauce ses vœux!

Alors pourquoi les choses deviennent-elles de plus en plus compliquées? Et, surtout, pourquoi le bonheur tant attendu tarde-t-il à venir?

Anne Bonhomme est orthophoniste, profession qu'elle a exercée pendant plus de treize ans dans le milieu de l'enseignement québécois. Son premier roman, *La Suppléante*, a remporté un vif succès et figure désormais dans la collection «10/10».

